

vous. Voilà pourquoi vous allez venir avec moi.

Pierre fit bonne figure.

— Non, dit-il, je n'irai pas. Je n'ai jamais fait ma société des gendarmes.

— Venez toujours vous expliquer devant le juge d'instruction.

— Vous voulez rire.

Le brigadier fit signe à ses deux hommes d'empoigner Pierre. C'était sur le pas de sa porte. Sa femme accourut. Elle jeta son mouchoir sur ses yeux, — un mouchoir de batiste du château.

— Tu vois, lui dit Pierre en essayant un dernier sourire.

Il se pencha vers elle comme s'il voulait l'embrasser.

— Jeanne, donne-moi un couteau.

— J'ai chargé ton pistolet pour me tuer, dit-elle.

Il l'embrassa.

— Donne-moi mon pistolet.

Elle s'adressa aux gendarmes.

— Messieurs les gendarmes, vous allez me faire mourir de chagrin. Je vous en prie,

messieurs les gendarmes, ne me prenez pas Pierre.

— C'est la loi, dit le brigadier, en essuyant une larme, tant Jeanne jouait bien sa comédie. Après cela, on est gendarme, mais on a des sentiments, on vous laissera le temps de faire vos adieux. Et puis, parce qu'on est accusé, ce n'est pas toujours une raison pour être coupable.

Jeanne avait entraîné son mari vers l'alcôve dans le coin le plus obscur de la maison.

— Tiens, lui dit-elle.

C'était le pistolet.

Une détonation retentit et fit trembler les murs. La justice était faite.

Pierre s'était frappé au cœur. Il tomba à la renverse, entraînant Jeanne qui poussa un cri, se croyant frappée elle-même.

— Voilà du nouveau, dit le brigadier.

Un gendarme releva Pierre, un autre releva Jeanne.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? Qui est-ce qui a tiré ? reprit le brigadier.

Pierre était mort du coup.

— Ce n'est pas vous, la jeune femme, qui avez fait ce chef-d'œuvre ?

— Moi ! s'écria Jeanne en montrant ses mains.

Elle les croyaient blanches, elles étaient toutes rouges.

— Il y en a comme cela, dit un des gendarmes, qui s'en lavent les mains dans du sang.

— Je vois bien, reprit le brigadier, qu'il faudra que la justice descende ici. Gardez-moi à vue l'homme et la femme, que ni l'un ni l'autre ne bouge.

— Pour ce qui est de celui-là, dit un des gendarmes, il ne fera pas un mouvement, je m'en charge ; mais mon camarade aura fort à faire avec la petite dame.

En effet, Jeanne se démenait comme si elle marchait dans l'incendie.

Le brigadier monta à cheval pour aller chercher le juge d'instruction.

On reconnut que c'était Pierre qui s'était tiré le coup de pistolet. Jeanne ne dit pas que c'était elle qui l'avait chargé et armé.

Le juge d'instruction fut galantin avec la

jeune fermière. Il n'avait jamais vu une figure aussi délicate sous un toit rustique.

Quand il l'interrogea, il eut l'art de lui dicter lui-même les réponses pour qu'elle ne fût pas compromise. Du reste, elle parlait avec une candeur qui eût trompé les juges les plus habiles à pénétrer les masques.

— Mais, monsieur le juge d'instruction, dit-elle avec un grand air d'innocence et d'étonnement, expliquez-moi comment Pierre a pu être accusé ?

— Oh ! l'accusation est formelle, madame, Ecoutez bien.

Le juge d'instruction déploya un lettre anonyme écrite sur du papier écolier.

Monsieur le procureur impérial,

Ne cherchez pas plus longtemps celui qui a mis le feu au château. C'est Pierre Lebrun. Moi qui vous parle, je l'ai vu sortir de chez lui à minuit et demi. Je l'ai suivi. J'ai vu qu'il escaladait le balcon du rez-de-chaussée sur le parc, là où est la chambre du marquis. Après quoi il a rôdé tout autour des bâtiments. Il s'est arrêté devant une meule de

blé, celle qui a fait un si beau feu. Il est rentré chez lui. Cherchez bien dans ses cachettes, il a dû voler des bijoux.

— C'est impossible, s'écria Jeanne.

Ce cri partait du cœur.

— Je ne crois pas non plus, dit le juge d'instruction. Il aura mis le feu par vengeance. Toutefois, je suis forcé de faire ici une perquisition.

— Qui est-ce qui a pu écrire cette horrible lettre?

— Ah voilà! Je n'en sais rien non plus. Mais nous saurons d'où vient le papier, nous ferons écrire tout le monde à trois lieues à la ronde pour trouver les preuves du crime.

Jeanne tressaillit : elle avait dans son portemonnaie les plus beaux diamants du marquis. Elle se demandait si elle ne devait pas les aller jeter dans le puits. Mais qui irait les chercher plus tard? Et puis, ne la verrait-on pas? Et puis, comment risquer de perdre de pareils diamants? Le juge d'instruction était trop gracieux pour la faire fouiller.

— Oh! monsieur! monsieur! de grâce,

puisque Pierre est mort, ne faites pas de bruit autour de sa mémoire. Laissez-moi pleurer en silence.

— Mais, madame, il faut que la lumière se fasse. Qui sait, après tout? Votre mari n'était peut-être pas coupable, puisqu'il ne vous a rien dit.

On fit une perquisition. On commença par la maison, où on ne trouva rien. On remua les cendres du foyer. La veille même, Jeanne avait brûlé tout le linge volé, craignant d'être accusée, elle aussi, comme complice à cause de la marque qu'elle devait bien connaître. Elle n'avait gardé par oubli que le mouchoir qui était dans sa poche.

Quand on remua les cendres, elle eut peur.

Ce fut dans le coffre à avoine qu'on découvrit les preuves. Un petit sac de toile qui contenait les bijoux.

Jeanne joua l'indignation et la surprise.

— Pauvre Pierre! Il était donc devenu fou.

— Il n'y a pas à douter, dit le juge d'instruction, que ces bijoux ne viennent du château. Voyez plutôt cette bague avec une couronne de marquis. D'ailleurs, comment votre

mari aurait-il eu ces bijoux et pourquoi les eût-il cachés.

Jeanne n'était jamais prise au dépourvu. Maintenant que Pierre était mort, elle ne voulait pas être veuve d'un incendiaire, ni surtout d'un voleur.

— Monsieur, je vous jure que Pierre n'a ni incendié ni volé. C'est le coupable qui aura apporté chez nous ces bijoux pour accuser mon mari.

— Eh bien ! madame, nous saurons qui nous a dénoncé votre mari.

Le juge d'instruction ne remarqua pas que Jeanne avait pâli.

Quoiqu'il ne songeât guère à l'accuser de la dénonciation, il commença pourtant son office de vrai juge d'instruction.

— Non monsieur, dit-elle avec empressement, je n'écris jamais ici, j'écris chez ma mère.

Le juge d'instruction n'insista pas. Il écrivit la déclaration, il la lut tout haut et il donna la plume à la jeune femme,

— Signez, madame.

— Faut-il signer Toutyva ?

— Signez Jeanne Toutyva.

Elle signa de sa plus belle écriture, comme une femme qui signe sans émotion.

Monjoyeux regarda d'Ayguesvives.

— Tu as compris que c'était Jeanne qui avait dénoncé son mari. Tu vois bien la logique de la femme : elle avait peur de lui, elle avait horreur de cette prison du mariage, elle poussait son mari au crime et au suicide. Elle avait estimé assez haut ce brave cœur pour juger que, quoiqu'elle l'eût perverti, il ne balancerait pas entre la mort et le baigne.

Huit jours après, elle partait pour Paris. Huit jours plus tard, elle était à Londres où elle vendait les diamants volés. De Londres, je ne sais pourquoi elle passa en Algérie, où elle a connu le colonel Renaud, qui vient de l'épouser et qui fait avec elle son entrée dans le monde parisien.

— Comment sais-tu tout cela ?

— Je sais tout cela parce que je la connais bien. J'étais un des habitués de son bureau de tabac. J'ai chassé cet automne au château de Vieilfontaine ; j'ai vu sa mère, la belle Batifolette, qui portait sérieusement en noir le

deuil de Pierre Lebrun, pendant que sa femme le portait en rose. Doutes-tu de tout cela ?

— Oui, plus je regarde cette femme et moins je crois à cette histoire.

— Eh bien ! tu rencontres quelquefois au cercle le marquis de Vieilfontaine, parle-lui de Jeanne Toutyva. Par ses réponses troublées, tu verras que je n'ai pas inventé un mot. Par exemple, il ne te dira pas que c'est sa fille, mais ses yeux et son profil te le diront.

— Ce que je trouve de plus beau en tout ceci, reprit d'Ayguévives, c'est que le colonel porte le bonheur sur sa figure.

— Que veux-tu, le bonheur de celui-ci coûte toujours cher à celui-là. Vois-tu, le piédestal des statues n'est jamais fait avec du marbre blanc. L'odieux péché originel est la marque de toutes les créatures. Si on cherchait bien dans le passé de toutes ces belles dames, on trouverait que plus d'une n'est pas si blanche que sa robe. Tiens, cette belle veuve qui passe là-bas toute triomphante au bras de son amant ne se souvient pas qu'elle a tué son mari à petit feu par ses folles dépenses et par ses coquetteries incroyables. Le pauvre homme

était avare et jaloux, elle l'a traîné à ses trousses pendant dix ans, lui donnant la fièvre, lui brûlant le sang, le tuant des mille coups de poignard du désespoir. Ainsi soit-il. Veux-tu que je te présente à la belle colonelle.

— Tu lui as donc parlé depuis son nouveau mariage ?

— Non, mais je suis de toutes les franc-maçonneries. Tu vas voir quel bon diplomate je ferais.

Monjoyeux fit trois pas et s'inclina devant Jeanne Toutyva.

— Madame, voulez-vous me présenter à votre mari ?

Jeanne voulait passer outre, mais elle comprit que Monjoyeux ne la laisserait point passer. Elle se rehaussa encore dans ses grands airs et dit au colonel en indiquant l'artiste :

— Monsieur de Monjoyeux.

— Non, monsieur Monjoyeux, dit-il en souriant. Monjoyeux, parce que je suis gai, et non de Monjoyeux parce que j'ai une terre.

— La gaieté vaut mieux qu'une terre, dit le colonel, qui était un bon diable. Qui terre a guerre a. Pour moi, j'aime mieux être en

guerre avec les Prussiens qu'avec mes voisins de campagne.

— Et maintenant, reprit Monjoyeux, permettez-moi de vous présenter mon ami le duc d'Ayguésvives, qui me disait tout à l'heure que la vraie beauté du bal, c'était madame Renaud.

— N'est-ce pas ? dit le colonel. Ma femme dit qu'on la regarde trop, c'est la faute de sa figure.

— Ce n'est peut-être pas tout à fait la faute de sa figure, dit Monjoyeux à d'Ayguésvives.

On alla ensemble au buffet. On parla des bruits du jour, des robes du soir. On promit de se revoir et on se salua gracieusement.

— D'où diable connaissez-vous ce monsieur Monjoyeux ? demanda le colonel à sa femme.

— C'est du plus loin qu'il m'en souviene. Je crois qu'il était de ceux qui chassaient au château de Vieilfontaine.

Jeanne Toutyva n'avait pas dit à son mari qu'elle avait fait la fortune d'un bureau de tabac. Elle ne lui avait confié que ce qu'elle avait été forcée de lui dire ; par exemple, son ma-

riage avec Pierre Lebrun, mort, selon elle, d'un accident à la chasse.

Quand le duc d'Ayguésvives vit s'éloigner Jeanne, il la suivit à distance comme entraîné sur ses pas.

— Où vas-tu ? lui demanda Monjoyeux.

— Où je vais ? Cette femme est si belle, que me voilà tout ensorcelé.

— Prends garde ! N'oublie pas qu'elle avait les mains toutes sanglantes quand elle a dit : « Je m'en lave les mains. »

— Mon cher, on voit bien que tu as joué la comédie, tu cherches des effets de mélodrame. Cette femme a subi la fatalité, tu l'accuses, mais qui sait si ce rustre n'était pas le seul coupable ?

— Allons, c'est bien, te voilà pris. Mets-lui des ailes et n'en parlons plus.

Les deux amis étaient dans l'antichambre. D'Ayguésvives ne perdait pas de vue Jeanne qui se pelotonnait toute frileuse dans sa pelisse. On criait alors : « Les gens de madame la baronne Renaud ! »

En entendant appeler ses gens, Jeanne releva la tête avec sa fierté héraldique.

— N'est-ce pas que c'est bien la fille du marquis de Vieilfontaine?

— Oui, il y a de la race dans cette femme?

— De la race félonne.

Jeanne Toutyva dominait toutes les grandes dames qui descendaient avec elle.

— Vois-tu, reprit Monjoyeux, cette femme-là ne s'appelle pas Jeanne Toutyva, elle s'appelle l'Orgueil.

XVI

La jeune mariée

Harken montra du doigt madame d'Alfaye
« et sa sœur. »

Vous avez entendu annoncer dans le monde madame d'Alfaye et sa sœur, une jeune veuve dont on n'a jamais bien dit le nom. Elle est surtout connue sous le nom d'Alice. Elle est très simple, très douce, très silencieuse ; son air de réserve ne la sauve pas de je ne sais quoi d'assez commun qui révèle une origine plébéienne. On dit qu'elle porte les robes défraîchies de sa sœur, elle semble se cacher sous l'étoffe et elle semble cacher l'étoffe. On se demande pourquoi elle va dans le monde, elle